

La revue que je passai ensuite me donna le résultat suivant :

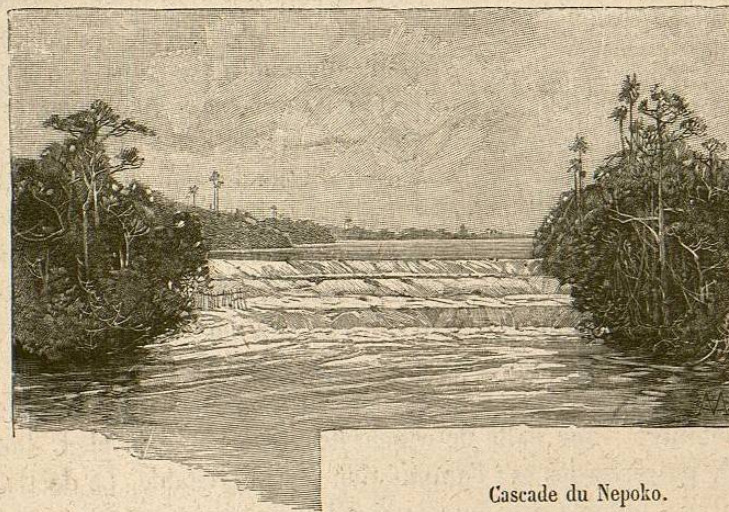
	Bien portants.	Malades.	Morts.	Charges.
Compagnie n° 1. . . . .	80	6	4	45
Capitaine Stairs, n° 2. . . . .	69	14	5	50
Capitaine Nelson, n° 3. . . . .	67	16	4	72
Capitaine Jephson, n° 4. . . . .	65	21	5	72
Européens. . . . .	6	»	»	»
Domestiques, etc. . . . .	12	»	»	»
Soudanais. . . . .	10	»	»	»
Somali. . . . .	6	»	»	»
Cuisiniers. . . . .	2	»	»	»
Anier. . . . .	1	»	»	»
Malades. . . . .	57	»	»	»
	<u>575</u>	<u>57</u>	<u>16</u>	<u>237</u>
Morts. . . . .	16			
	<u>589</u>			

Les aventures de la colonne pendant ses pérégrinations me confirmèrent dans l'opinion que, dans cette région des rapides, l'Arouhouimi est moins utilisé par les indigènes qu'il ne l'est dans la région inférieure. Nos éclaireurs avaient découvert des établissements importants dans l'intérieur des terres; ils avaient parcouru la forêt par maints sentiers parfaitement frayés qui conduisent de la rivière aux campements sylvains; mais le littoral était moins peuplé. Depuis Outiri, cependant, nous avons trouvé, le long des berges, un ancien routin qui nous fut très utile. Le 24, après une étape de quelques kilomètres, la caravane s'arrête près de riches cultures de plantains au-dessous des rapides d'Avougadou. Nous les remontons le 25 et passons la nuit dans une partie mieux couverte de la forêt et fréquentée par des pêcheurs. Le 26, la colonne de marche fournit une bonne traite, et, pour ne pas rester trop en arrière, nous avons à pagayer ferme et longtemps, mais sur une rivière calme comme un miroir; les deux colonnes se rejoignent à un des plus grands villages de la tribu des Avedjili, établie en face du confluent du Nepoko.

Cette dernière rivière, dont le docteur Junker nous avait parlé le premier et qu'il avait traversée beaucoup plus haut, se précipite d'une hauteur de 12 mètres dans l'Arouhouimi, appelé maintenant Itiri, par une série de cascades s'étageant sur des roches schisteuses. L'embouchure, large de 360 mètres, se ré-

trécit à 220 au-dessus de la chute. Les indigènes ont garni de pieux une partie considérable de la roche pour y attacher de grands paniers en forme d'entonnoirs qui au passage emprisonnent le poisson balayé par les rapides. Le Nepoko est couleur chocolat; les eaux de l'Itiri rappellent le thé au lait.

Si j'avais su rencontrer une semaine plus tard les Arabes et leurs bandes enrégées de Manyouema, nul doute que je n'eusse cherché à mettre un degré de latitude entre notre route et le



Cascade du Nepoko.

centre même de leur influence. J'y pensai un peu après avoir causé avec Binza, le jeune Monbottou du docteur Junker. « Il vaut mieux, disait-il, traverser des pays habités par des hommes « convenables » que les horribles régions infestées par des hordes qui ne méritent pas le nom d'homme; puis, vois-tu, les tribus des Monvou accueilleraient très bien des gens qui sauront être reconnaissants de leur hospitalité. » Binza nous séduisait fort avec ses descriptions de la nation monvou. Mais chez les Avedjili nous avons des vivres abondants et variés, et, dans mon idée, les circonstances ne pouvaient que s'améliorer: je l'avais toujours observé, à un changement d'architecture correspond un changement dans la manière de vivre. En aval des chutes de Panga, le régime des indigènes consiste surtout en manioc, qu'ils convertissent en pain, gâteaux et bouillie. Chacun sait sans doute qu'on fait le tapioca avec la farine de manioc ou cassave.

En amont de Panga, cette plante se trouvait graduellement remplacée par le bananier des sages, dont la figue est pour une caravane une nourriture bien supérieure. A mesure que nous avancions, leurs plantations acquéraient toujours plus d'importance et je me prenais à espérer de meilleures fortunes. Partout des cultures de manioc, de maïs, d'ignames, de colocasies; du tabac en petits lots pour les fumeurs. A notre grande joie, nous aperçûmes quantité de volailles. Je donnai l'ordre de faire halte afin que mes gens, si rudement éprouvés, pussent se refaire un peu.

Dans leur empressement bien excusable à se procurer de la viande, Soudanais et Zanzibari faisaient assaut d'imprudences. Une poule passait-elle dans leur champ de vision, tous de courir à la fois pour s'en emparer, n'hésitant pas, et souvent en pure perte, à se servir de leur carabine pour la tuer, ce qui leur valut mainte punition richement méritée. Les ordres étaient sévères et la surveillance très rigoureuse pour empêcher le gaspillage des munitions, mais, en l'absence de son supérieur, un Zanzibari a-t-il jamais obéi aux ordres? Le tir insensé de ce jour eut un triste résultat pour un de nos plus vaillants pionniers : une balle de winchester lui traversa le pied, dont elle pulvérisa les os; l'amputation était inévitable. Le docteur Parke y procéda avec une dextérité et une promptitude remarquables, et comme le chirurgien se montrait d'autant plus résolu que « le cas » exigeait plus de soins, le malheureux<sup>1</sup> écopé eut bientôt à son service une équipe de huit hommes pour le lever et le coucher. Un canot lui fut presque exclusivement réservé, afin que rien ne vint effleurer le moignon; ce qu'on avait de mieux en fait d'aliments lui était servi.

En un mot, il avait la meilleure part de nos meilleures choses, et je me surpris souvent à penser que pour dix sous, volontiers je changerais de place avec lui.

Naturellement, les coupables furent sévèrement réprimandés à nouveau et je reçus encore les promesses les plus formelles qu'à l'avenir de pareilles scènes ne se renouvelleraient pas. Comme de juste encore, ils étaient prêts à recommencer le lendemain. Il y aurait beaucoup à dire sur cette fâcheuse habi-

1. Etait-il bien malheureux? Je payai à Ougarououé treize mois de pension et envoyai le jeune homme aux chutes Stanley, et de là, par le Congo et par Madère, à Zanzibar, où il arriva « gras comme beurre », m'écrivit-on.

tude qu'ont tant de gens d'oublier leurs promesses : leur esprit se dégage de toute responsabilité, leur conscience de tout fardeau, un contentement facile éclaire leur visage. Pourquoi, s'il n'est qu'un simple animal, l'homme s'enchaînerait-il à des semblables obligations? Celles-ci ne peuvent lier que des esprits chimériques, s'imaginant être responsables de « toute parole oiseuse qu'ils auront dite » dans un élan d'enthousiasme.

Le 28, la flottille, composée maintenant du bateau d'acier l'*Avance* et de seize pirogues, remonta la rivière jusqu'à une station située à 9 kilomètres au-dessus d'Avedjili. La colonne de marche resta à se débattre contre une succession de criques et ruisseaux qui coupaient les profondeurs de l'épaisse et suffocante brousse; elle n'arriva que le lendemain à midi, et dut repartir immédiatement pour cheminer encore deux heures et établir le campement.

Le 30, nous nous arrêtâmes au pied d'une grande cataracte. Mes observations établissent que nous sommes à moitié route du lac Albert, Kavalli étant par 52° 50' de longitude E. et Yambouya par 27° 23' 50". Nous campons par 30° 7'.

300 kilomètres à vol d'oiseau nous séparent du Nyanza. Impossible de les franchir en soixante-quatre jours, comme nous l'avons fait pour le tronçon occidental de la route : nos gens sont trop épuisés physiquement et trop découragés moralement; leurs ulcères sont à l'état endémique, l'anémie les consume. Nous leur disons que la moitié de la besogne est faite; ils répondent par des murmures d'incrédulité : « Comment le maître peut-il le savoir? Quel instrument lui mesure la route parcourue et lui indique la voie à suivre? Pourquoi ne nous la montre-t-il pas, afin que nous voyions et croyions? Les indigènes ne connaissent-ils pas mieux que lui leur propre contrée? Et qui a jamais vu ce Pays aux Herbes dont nous parle le maître? Ne disent-ils pas tous que le monde entier est couvert d'arbres et de buissons épais? Le maître nous traite comme des enfants! »

L'aube du 31, jour si funeste pour nous, se leva comme d'habitude. Après avoir lutté contre d'épais nuages brumeux, le soleil apparut vers neuf heures, pâle, hâve, indistinct, un simple cercle de lumière sans rayonnement. Nous étions déjà à la tâche, si souvent reprise, de tailler à travers halliers et forêt un chemin assez large pour que soixante hommes y pussent porter

l'embarcation sur leurs têtes; l'équipage de la flottille se démenait au milieu des eaux furieuses et poussait les canots à la gaffe par-dessus les pentes escarpées du torrent.

La route fut achevée en une heure et un campement provisoire installé au-dessus des rapides; j'avais laissé les porteurs du bateau sous les ordres du docteur, mais il vint bien vite m'avertir que ses gens ne pouvaient même le soulever. Je retournai sur mes pas pour présider à l'opération, et avais réussi à leur faire faire la moitié du chemin, quand mon domestique européen arriva essoufflé et criant à tue-tête.

« Monsieur! oh, Monsieur! Emin Pacha est arrivé!

— Emin Pacha?

— Oui, monsieur. Je l'ai vu dans un canot. Son drapeau rouge comme le nôtre<sup>1</sup> est hissé à l'arrière. C'est la vérité, monsieur! »

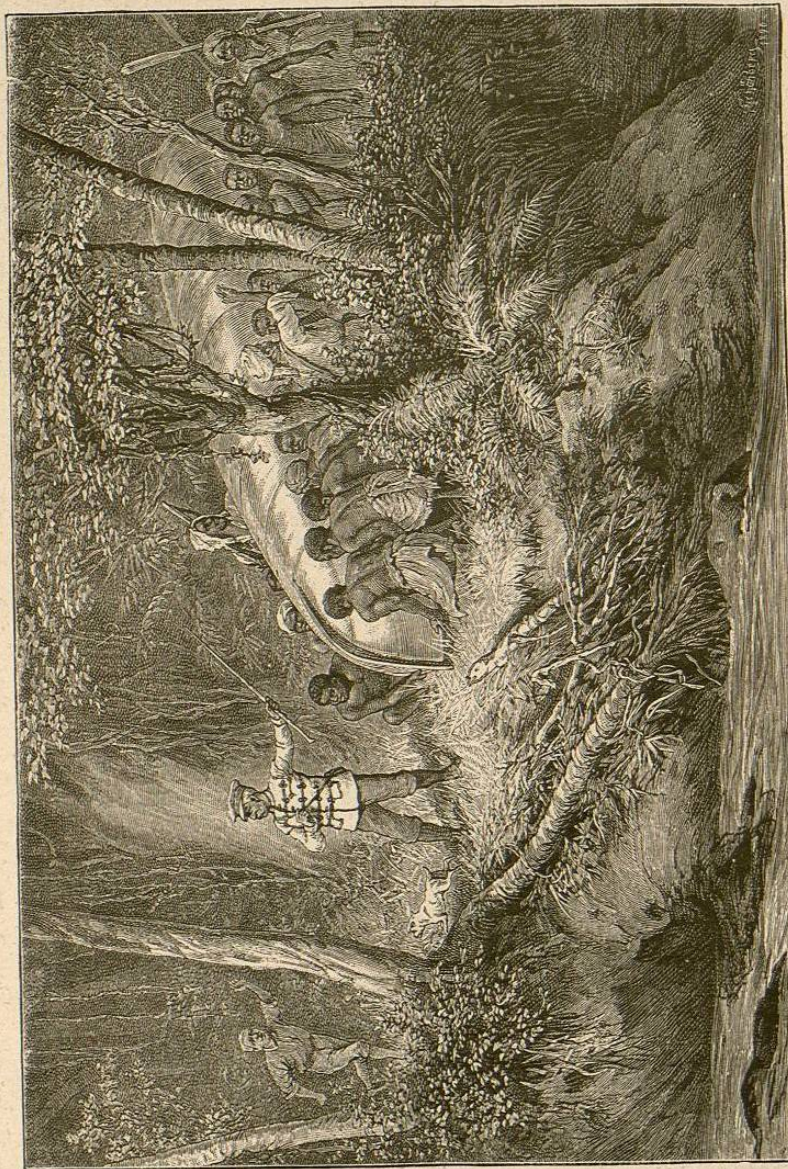
Naturellement l'émoi fut à son comble; le bateau fut lâché comme si c'eût été du fer rouge. Une course commença, maître et gens luttant de vitesse. Même effervescence au camp. L'alerte était due, nous l'apprîmes bientôt, à l'arrivée de neuf Manyouema, serviteurs d'un nommé Ouledi Balyouz, connu des natifs sous l'appellation d'Ougarrououé; on le disait établi à huit journées de marche en amont de la rivière et commandant à plusieurs centaines d'hommes armés.

Donc les Arabes étaient là, dans la région du haut Arouhouimi! Et moi qui me flattais d'en avoir fini avec ces malandrins! Ils racontèrent que cinquante des leurs campaient à 10 kilomètres plus haut par ordre d'Ougarrououé; ils exploiraient les bords de la rivière pour s'assurer si le cours d'eau inconnu sur les rives duquel le chef avait établi sa demeure pourrait les conduire à Stanley-falls.

Nous leur donnâmes les renseignements demandés; puis ils se retirèrent, nous offrant leur bivouac pour la nuit du lendemain. Les Zanzibari exultèrent à ces nouvelles; nous sûmes bientôt pourquoi. Le soir même, un nommé Djouma s'enfuyait, emportant un demi-quintal de biscuit.

Le 1<sup>er</sup> septembre, à l'aube, nous avons dépassé les rapides, et, voguant du même train que marchait la caravane, les pirogues arrivèrent bientôt au village où les Manyouema nous

1. Le drapeau égyptien.



« Emin Pacha est arrivé! »

avaient dit camper. Nous trouvons, à l'entrée, le cadavre d'un enfant mâle mis en pièces littéralement, et, à l'intérieur des palissades, celui d'une femme transpercée d'un coup de lance; quelques-uns des nôtres, sans doute, avaient refroidi leur enthousiasme en leur laissant entendre que nous nous formaliserions de rencontrer des esclaves, et ils avaient décampé sur l'heure. Leur disparition causa de si vifs regrets parmi nous que cinq Zanzibari emportant leurs cinq charges, quatre de munitions et une de sel, s'esquivèrent à leur tour. Nous reprenons notre route et ne nous arrêtons qu'au pied d'une nouvelle série de rapides.

Le lendemain, après les avoir explorés, Saat-Tato déclare qu'on les remontera sans trop de peine. Pendant que nos piroguiers s'occupent activement de la périlleuse besogne, j'envoie quelques éclaireurs à la recherche des fuyards. Ils en ramènent un, plus une caisse de munitions et trois carabines. Ils avaient trouvé nos hommes en train de distribuer le contenu de ladite caisse. A la vue de leurs anciens camarades, ces braves s'étaient enfuis à toutes jambes, abandonnant une partie du butin.

Le 3, cinq disparitions nouvelles; les déserteurs emportaient, cette fois, une boîte de cartouches remington, une autre de cartouches winchester, une caisse de provisions européennes, un ballot de beaux vêtements arabes valant 1250 francs. On découvrit un autre pillard opérant sur une caisse de vivres, dont il avait soustrait déjà des conserves de sagou, de Liebig, de beurre et de lait condensé. En deux jours, dix hommes avaient pris la clef des champs. A ce taux, au bout de deux mois, nous resterions absolument seuls. Je consultai les chefs, qui ne m'encouragèrent pas à essayer des mesures extrêmes. Pourtant, il faudrait bientôt y arriver. Depuis notre départ de Yambouya nous avons perdu 48 carabines et 15 caisses de munitions maxim, winchester et remington.

Le lendemain, quatre porteurs détalent; un cinquième est pris sur le fait. Immédiatement je procède à l'appel général, et, les chefs de caravane n'ayant pas voulu se porter garants de leurs subordonnés, je fais enlever et mettre sous clef les pièces essentielles des carabines. Ainsi désarmés, la fuite devenait impossible. La démoralisation avait fait de ra-